

# LA CHAÎNE DES LIVRES (12)

C'est magique de tomber, des fois par le pur des hasards, des fois suivant l'indication d'une tierce personne, sur un texte qui, dès le premier regard, vous prend à la gorge et vous intime l'ordre d'aller jusqu'au bout de la jubilation. C'est ce que j'ai ressenti en lisant «Virgules en trombe» de Sarah Haider, à telle enseigne que je me suis érigé en porte-voix publicitaire de ce «presque roman».

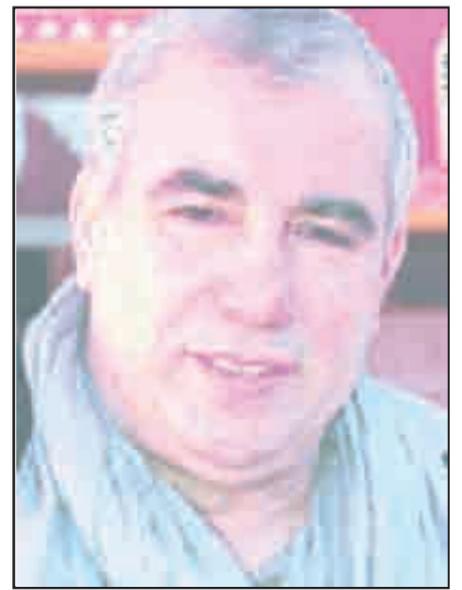
Cette fois-ci, sur instigation de Lazhari Labter, auteur et éditeur, une double casquette lourde à porter compte tenu du double risque sur l'équilibre quotidien, j'ai découvert une jeune poétesse, dont la tonicité poétique bouscule le ronron de nombre de mes lectures, notamment poétiques. Il s'agit de Sabrina Challal, auteure du recueil de poésie «Comme un souffle sur ma nuque», édition L.L., 2014. C'est plus une somme de poèmes tirés de la passion amoureuse, tirés – me semble-t-il – d'un manque charnel de l'autre, que d'un recueil forcément prémédité par professionnalisme. Là, il s'agit en l'occurrence d'un appel au secours à l'homme aimé et désiré jusqu'à la perdition, et d'une envie obsessionnelle de partager ce besoin amoureux chronique avec le reste du monde. Maîtrisant comme il se doit son art, Sabrina Challal ouvre la marge poétique, sans fioriture, sans redondance et sans chichi à l'eau de rose, comme j'ai coutume d'en trouver chez certains poètes qui considèrent que la poésie est l'art de pleurnicher, pour clamer haut et fort «ce péché tant désiré». En lisant ce recueil tonique à souhait, j'ai immédiatement pensé à une poétesse, Daouia Choualhi, qui a figuré dans «Les mots migrants» du regretté Tahar Djaout. C'est la même envie entêtante de jeter à la face de l'hypocrisie ambiante la vérité crue du corps, du «corpoème», selon la belle expression de Jean Senac. De plus, j'y ai trouvé comme une senteur baudelaïrienne au détour de chaque vers. Dès lors, quand je parle d'obsession amoureuse, je parle bien évidemment de ce corps qui veut exulter dans une explosion de sens totalitaire. Sabrina Challal a naturellement utilisé les combinaisons

poétiques adéquates pour réussir à faire revivre, avec brio, le mythe des amants insatisfaits. Laissons dire Sabrina : «Pardon mère !/Je ne veux être dans l'impéritie/Ma main sur ma poitrine/Il me faut le respirer/Le sentir nu et en redemander/Je chercherai fort déshabillée/Le frisson de sa chair mi-nue/Sur le sol encore indiscret/Pardon mère !/J'eus ce doux rire déchaîné/Quand de sa bouche je fus mordillée/Je veux en finir mère/Le regard perdu en son souffle opprimé/Je m'en vais pour une première audace !»(p.91) Son éditeur, Lazhari Labter, a eu le flair poétique qu'il fallait et il a bien fait d'oser publier une poésie aussi déshabillée que celle-ci, par ces temps où il est de bon aloi de remettre ce genre d'écriture dans le grenier de l'inspiration, pour une archéologie future. Car je sais, au propre comme au figuré, que, désormais, la poésie se conjugue au futur antérieur. Gageons que la suite poétique de Sabrina Challal sera de la même veine que «Comme un souffle sur ma nuque».

Hamid Skif nous a quittés vers un monde que j'espère meilleur pour tous, notamment pour les poètes dont le cheminement ici-bas ressemble souvent à un parcours semé d'épines. « Les exilés du matin, poèmes suivis de Lettres d'absence », édition Apic, date déjà de l'année 2005. Il est des textes qu'on loupe pour diverses raisons, et qu'on regrette d'avoir loupés, parce qu'on aurait aimé dire à leur auteur : «Merci pour ton humanité !» ; comme on louperait un rendez-vous galant, pour se retrouver le bec dans l'eau. Notamment à l'âge des premiers émois. Dans ce recueil, Hamid Skif fait participer dans ses textes énormément de dérision (de l'absurde, diraient certains pédants !) et d'humanité. Enormément de souffrance. De douleur. D'appel au partage poétique et humain. Le regard de Hamid Skif a pris de la maturité par les épreuves, les départs précipités et les retours nostalgiques, ainsi que ce besoin inextinguible de désigner le responsable de la faillite nationale, sur tous les plans. Écoutons, juste un moment fugace, Hamid répéter son invitation à «la grande humanité» : «Assis dans la taverne de mes pensées/Sur ce fauteuil défoncé/J'écris des poèmes qui parlent de nous/De cette déroute dans les nuages/J'écris dans l'obscurité qui me protège de mon regard/Je trie l'espace entre mes doigts/Je photographie l'instant et lui

offre la clarté des mots/Je suis la bougie qui s'affaisse dans le noir/Et je dis aux passants/Qui franchissent le seuil de mes tavernes:/Venez goûter le vin de la solitude/Il a la tendre vieillesse des esprits/Et l'appétit des jeunes hommes qui équarissent le vent.» Regardons le vocabulaire déglingué utilisé par ce poète pour dire, sans détour comme le font nombre d'hommes politiques de notre pays, la thébaïde de cet anachorète en exil dans une ville qui oublie de prodiguer sa chaleur à l'étranger, de surcroît s'il est poète aux doigts paludéens comme Hamid Skif : «fauteuil défoncé», «obscurité», «vin de la solitude», «équarisseur de vent». La seconde partie de l'ouvrage, «Lettres d'absence», mérite à elle seule une étude approfondie pour déterminer, autant que faire se peut, l'affliction de celui qui, loin de son humus naturel, s'étiolle comme une fleur hors de son champ. Mais je dois dire que Hamid Skif a rempli vaillamment son contrat, même si la gueuse – la mort – espérait en lui un relâchement coupable. Salut poète au long cours !

«Je m'excuse pour le bonheur», édition L.L., 2014, est le titre d'une tentative poétique de Saeeda Otmanetolba. Le titre en lui-même est tout un programme. Si ce n'est l'équilibre qu'elle recherche, l'auteure investit souvent le champ épique d'une vie, souvent en prise avec la souffrance. Doublement ressentie, parce que d'abord femme et, ensuite, poétesse. Sauf que le cocon difficilement acquis demeure dans une propension à la précarité, du fait de la recherche de l'ineffable. La recherche du bonheur poétique qui, peut-être n'a jamais existé ; à l'exemple de la corde de Nerval. De la fuite de Rimbaud. Plus près de nous, de la solitude incommensurable de Taous Amrouche. «Maudite cette imperfection de la vie», p.39, dit-elle dans une «peur» instantanée qui la fait douter, même dans les moments d'euphorie. Avoir peur jusqu'à l'oubli de sa propre identité, non pas sous forme de déni, mais sous forme d'une solitude surpeuplée. Comme elle le reconnaît aisément pour se parfaire face à un miroir qui joue sa danse narcissique : «Au milieu de la foule une solitude me guette», p. 40. Saeeda Otmanetolba utilise parfois un vocabulaire complexe pour rendre compte de situations intimes qu'elle rend falsifiées pour compliquer la tâche au lecteur. Voile de pudeur ? Hermétique ?



**Youcef Merahi**  
merahi.youcef@gmail.com

Non. Plutôt, appel à un vocabulaire précieux qui n'est pas à la portée de tous. Proche de Djamel Amrani qualifié par elle «d'homme insulaire», l'auteure dédie à ce démiurge, aujourd'hui hélas disparu, un poème sous le titre, «Ne t'endors pas», p. 58, qui augure d'une poésie future, en phase avec le monde «amrânien». A mon sens, ce poème est le plus abouti du recueil, le plus (re)ssenti, le plus inspiré et le plus sensible. Preuve que Djamel Amrani, omis par la mémoire humaine oublieuse, a semé ses graines poétiques sur les trottoirs d'Alger et que la moisson est prometteuse. Laissons dire Saeeda : «Ne t'endors pas/C'est avec tes mots/C'est avec tes maux/Que tu voulais/Toi Homme de l'autre temps et celui des autres/Vaincre la mort...». Pour un premier essai, je pense que la promesse est certaine. J'attends de voir la suite de la floraison. Pour certifier de la naissance d'une poétesse, comme pour Sabrina Challal. D'une œuvre possible.

Je voudrais confier la ponctuation poétique de fin à celui qui manque déjà au paysage de l'écriture algérienne, Hamid Skif : «Mais n'est-il pas héroïque de vouloir rester soi-même dans un monde où les gens ont la religion des puissants ? Le culte de la force nous encercle. Je n'ai de respect que pour ceux de la marge et leur recherche éperdue du bonheur.»

Y. M.

Le Soir sur Internet :  
<http://www.lesoirdalgerie.com>  
E-mail : [info@lesoirdalgerie.com](mailto:info@lesoirdalgerie.com)

## POUSSE AVEC EUX !

Par Hakim Laâlam

[hlaalam@gmail.com](mailto:hlaalam@gmail.com)  
[@hakimlaalam](https://twitter.com/hakimlaalam)

# Quand on en arrive à regretter la mafia traditionnelle !

MSP ! Soltani accuse Mokri de faire dans l'opposition gratuite. Il est vrai que lui faisait dans ...

...L'opposition payante !

Bien sûr que le pouvoir de l'argent a toujours existé dans l'Algérie indépendante. Il serait niais et même idiot de croire le contraire. Mais avant, avant ce seuil d'émancipation du sac noir plein de biffetons, en 1999, le pouvoir de l'argent mettait des gants. Il avait cette «élégance» de nous entuber en y mettant les formes. Les familles mafieuses diraient «nous avons des codes d'honneur que nous respectons, par rapport à ces jeunes loups sans foi ni loi d'aujourd'hui». Et nous y sommes ! Aujourd'hui ! Le pouvoir de l'argent a jeté les gants. A horreur des formes. N'a d'autres codes que ceux qu'il édicte lui-même à partir de ses salons cossus et courus par les valets, laquais et dignitaires du Palais. Aujourd'hui, un gros sac de fric peut convoquer un ministre, lui dicter face caméras les lois à venir, la marche à adopter, la cadence à respecter et le sourire à afficher. Aujourd'hui, le sac d'argent n'a plus besoin de se donner des postures, de s'envelopper dans des costumes de bonne coupe et de parler fin. Pensez-vous ! Le

sac d'argent aboie et la meute arrive, la queue entre les jambes. Le sac d'argent dit «je veux !» et la meute dit «naâm sidi !». Le sac d'argent n'a plus cure des apparences et du qu'en-dira-t-on, car le sac d'argent a acheté les apparences, le qu'en-dira-t-on et la pâtée pour bâtards ! Ne riez pas ! Ne dites pas que je suis devenu fou, mais j'en regretterais presque les anciennes familles mafieuses ! Mon Dieu ce qu'un sac d'argent peut commettre comme viol sur votre sens du discernement. Moi, il m'abrutit, puisque je verse une larme sur les anciens entubeurs, me plaignant que les nouveaux fassent plus mal, prennent moins de précautions et ne s'embarrassent plus du packaging. A continuer sur cette planche vermoulue, les conseils des ministres futurs finiront par se tenir dans des salles de comptage de billets, avec en toile de fond le ronron «enivrant» des compteuses, et le clac sec des élastiques sur les liasses. Eh oui ! Quand on se lâche, quand on rompt même avec les codes d'antan de la mafia dite «traditionnelle», autant y aller franco ! Je garderai pour ma part comme une profonde blessure ce regard de ministre perdu dans le bout de sa chaussure vernie au moment où il se faisait dicter par la ch'kara d'argent sa feuille de route. Indigne ! Je fume du thé et je reste éveillé, le cauchemar continue.

H. L.

